

Bulletin d'histoire politique

Ambiguités nixonniennes

Christine Mercier



Volume 8, Number 1, Fall 1999

Instantanés de la vie politique aux États-Unis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060383ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060383ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, C. (1999). Ambiguités nixonniennes. *Bulletin d'histoire politique*, 8(1), 61–69. <https://doi.org/10.7202/1060383ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ambiguïtés nixonniennes

•••

Christine Mercier
Historienne

Richard Nixon est devenu le paramètre grâce auquel on évalue les turpitudes présidentielles. Pour une très large majorité d'Américains, le Président Nixon reste celui qui a déshonoré sa fonction présidentielle. Mais un nouveau courant se dessine. En effet, quelques auteurs se sont penchés sur ses motivations, cherchant en quelque sorte des explications pouvant éclaircir les abus de pouvoir et les aberrations politiques d'un homme d'une telle intelligence. Pensons seulement à Joan Hoff avec *Nixon Reconsidered*, Tom Wicker et Stephen Ambrose. Personne ne pourra jamais réhabiliter le Président Nixon, les fautes commises sont trop graves, mais se serait un pas en avant de mieux comprendre son comportement.

Il est de bon ton de mépriser Richard Nixon. La plupart des gens le jugent comme étant complètement immoral. «The seemingly defiant nature of this personality trait annoyed many Americans to say the least»¹ Son mépris pour la morale et l'éthique était inconscient, il ne comprenait pas que certains de ses actes soient jugés répréhensibles. Pour lui, tout se résumait à cette simple maxime: «La fin justifie les moyens».

Le Président Nixon a laissé comme souvenir une brusquerie quasi légendaire et une gestuelle si gauche, qu'elle semblait sortie d'un dessin animé. Il fait figure d'arriviste vulgaire et manipulateur, pourtant il était le produit typique de sa génération. Ses excès en ont fait un être exécrable, mais il portait en lui bien des caractéristiques de la psyché américaine. Dire que Richard Nixon était un personnage complexe est un euphémisme. Il symbolise tant de contradictions et de paradoxes, qu'il nous faudra prendre en considération un certain nombre de facteurs qui nous aideront à mieux saisir comment Richard Nixon est devenu un Président obsédé par le contrôle total de l'appareil gouvernemental. Cet article se veut une illustration des excès nixonniens.

Et quel meilleur exemple que celui de la guerre du Vietnam? Cette guerre, qui est l'un des pires passages de l'histoire américaine, a anéanti la présidence Johnson. Le Président Nixon hérita de cette guerre pour le plus grand malheur de tous. Le chaos qui s'ensuivit fut sans précédent. Pour obtenir la paix, il poussa les hostilités à des niveaux encore jamais atteints.

Les deux parties ont bien signé des accords qui ont abouti à un cessez-le-feu entre le Vietnam du Nord et les États-Unis, mais ces ententes n'étaient en rien un traité de paix susceptible d'assurer aux Sud Vietnamiens des jours meilleurs.

L'homme et son discours

Mais qui était vraiment Richard Nixon? Le pathétique alcoolique du film d'Oliver Stone ou le visionnaire incompris qu'il prétendait être? Était-il «dérangé» cet homme qui élaborera la *Madman Theory* dans le seul but de faire peur à ses ennemis, sans grand succès, il faut bien l'admettre. En regard des événements, ne fallait-il pas être suffisamment instable pour se faire passer pour un maniaque capable de tout? Forger un personnage incontrôlable, aveuglé par la rage, sourd à la raison. «They believe any threat of force Nixon makes because it is Nixon»² Cliniquement sûrement pas, mais Richard Nixon avait une personnalité susceptible de l'entraîner dans de tel excès. Cet homme, qui avait passé le plus clair de sa vie d'adulte à vouloir être Président, perdit tout sens commun une fois son objectif atteint.

«Before anything else, he was the son of Hannah and Frank Nixon, the Quaker saint and the brooding, bullying, politically minded Irishman, both of whom as noted, had a profound impact upon him in his impressionable youth, and thus upon his adult personality»³ De son père, il ne retiendra qu'une seule chose: la force. Il apprit rapidement à manipuler son entourage pour s'éviter des ennuis. Le mensonge deviendra la pierre angulaire de la dualité qui marquera sa vie, le passage entre ce qu'il voulait et ce qu'il était vraiment. C'est aussi cette capacité d'embellir une réalité parfois sordide, qui lui a permis de survivre à d'écrasantes défaites et qu'il l'a renforcé dans ses désirs de grandeur. Comme l'a fait remarquer l'un de ses meilleurs biographes, Stephen Ambrose, il n'avait aucune inclinaison vers le bonheur. Cette remarque sera reprise par le principal conseiller du Président, Henry Kissinger, qui avait trop souvent constaté que les grandes victoires présidentielles étaient généralement suivies de dépressions profondes. Il se repliait sur lui-même, jamais satisfait, la réalité étant toujours sans commune mesure avec ce qu'il espérait.

Sa relation avec Henry Kissinger est un élément important dans la compréhension de sa présidence. La dynamique pour la moins surprenante qui prévalait entre les deux hommes, aura un impact certain sur l'ensemble des décisions concernant les affaires étrangères. Henry Kissinger semblait non seulement comprendre les visées du Président Nixon, mais paraissait carrément deviner ce que le Président voulait. Il savait d'instinct quand parler et quand se taire. Il cajolait le Président dans la plus grande tradition des courtisans royaux. Il ne le contredisait jamais en public, même s'il estimait que le Président errait,

le soutenant dans tous ses projets, même les plus douteux. Ils se méfiaient l'un de l'autre, la lecture de leurs mémoires respectifs est sans équivoque. Ils étaient unis plus par opportunisme que par réelle estime mutuelle. D'ailleurs pour comprendre le fonctionnement de l'administration Nixon, il faut être en mesure d'apprécier l'envergure des intrigues qui s'y jouaient. Les conflits d'intérêt, les luttes de pouvoir et les guerres intestines étaient monnaie courante au sein de l'équipe présidentielle. Cet entourage d'hommes ambitieux isolera le Président du reste de l'appareil gouvernemental.

Richard Nixon avait une habilité surprenante à dire ce que ses auditeurs voulaient entendre, ce qui pourrait expliquer en partie la longévité de sa carrière politique. Lors de la campagne électorale de 1968, au mois de mars, après un discours dans une usine de textile du New Hampshire, un jeune reporter qui couvrait l'événement conclut son article en prétendant que le candidat Nixon avait un plan secret pour mettre un terme à la guerre du Vietnam. Tous les médias s'emparèrent de la nouvelle en même temps. Pourtant Richard Nixon n'avait pas l'ombre d'une idée sur le sujet, mais il se garda bien d'en parler à qui que ce soit. Il avait d'ailleurs confié à une relation : «If you can't lie, you'll never go anywhere»⁴.

C'était un politicien rusé et manipulateur, qui n'hésitait devant rien pour atteindre son but. «Nixon seemed to be destined for disrepute. His political career began as it ended, deliberate duplicity for one purpose: to win»⁵. Mais plan secret ou pas, Richard Nixon était déterminé à ne pas répéter les erreurs du Président Johnson. Une fois élu président, il était confiant d'achever la guerre durant son premier mandat. Le conflit et ses répercussions n'étaient perçues que comme des problèmes à court terme. Mais problèmes tout de même. Devait-on augmenter les bombardements massifs sur le Nord Vietnam ou valait-il mieux entamer des négociations avec Hanoï, pour tenter d'en arriver à un règlement? Chose certaine, il craignait les réactions, non seulement des mouvements pacifistes, mais aussi du grand public, qui commençait à montrer des signes de lassitude.

Une chose est sûre, il fallait que les communistes le prennent au sérieux. Il reprit donc la tactique employée par le Président Eisenhower en 1953, soit de menacer la partie adverse de devoir se résoudre à l'utilisation d'armes atomiques si les négociations restaient au point mort:

I called it the Madman Theory .I want the North Vietnamese to believe that I reached the point where I might do anything to stop the war. We will just slid the word to them that for God's sake you know Nixon is obsessed about Communists. We can't restraint him when he's angry. He has his hand on the nuclear button⁶.

Beau dilemme en perspective! Dans un même temps, le Président devait faire croire à son peuple que la paix était en vue puis menacer Hanoï que les hostilités allaient s'intensifier, les pousser là où le Président Johnson n'avait jamais oser aller. Exercice périlleux s'il en est! Comment augmenter l'effort de guerre de façon aussi dramatique sans que la population ne s'en aperçoive? Henry Kissinger était de ceux qui croyaient que les communistes ne respectaient que la force. Il semble bien que le Président Nixon et son conseiller, après l'expérience de la guerre de Corée, en soient venus à la conclusion que seule la coercition pouvait s'avérer efficace.

For Nixon (and Kissinger) Vietnam became a symbol of influence in the Third World, which, in turn, was but one part of their geopolitical or grand-diseign to international relations. The war in the Southeast Asia had to be settle as soon as possible so as not to endanger other elements of Nixonian diplomacy and domestic policy⁷.

Avec le Vietnam, le Président allait pouvoir redéfinir les sphères d'influence, oser ce que les autres avant lui n'avaient fait qu'entrevoir.

Vietnam was significant to him as a pawn in a larger international game. He was fascinated by the big picture, by the geopolitical, tensions and opportunités' of big power.maneuvring. He was therefore most interested in Soviet Union and the People's Republic of China. He was interested in history, and believed that he could change it. If L. B. J. was an egomaniac about Great Society, Richard Nixon's conviction that he could after the course of historic International relationships by asserting his own ego makes.L.B.J. off all people, seem like a wallflower⁸ .

Ce conflit devait donc devenir une pièce d'importance sur le vaste échiquier des relations internationales. Mais en même temps, cette guerre prenait une autre connotation: «The fight is more for myth than for reality, more for credibility than for a territory and the prospect of loss is therefore more disconcerting than the limited nature of the war might be thought to imply⁹».

De la parole aux actes

Le Président Nixon voulait la paix au Vietnam, sa paix, selon ses termes: *A Peace with Honor*. Une paix dans l'honneur signifiait que les États-Unis respecteraient leurs engagements vis-à-vis le Sud Vietnam. Pour permettre au gouvernement américain de retirer ses troupes, il fallait d'abord s'assurer que les troupes sud vietnamiennes pourraient prendre la relève, ce processus

prit le nom de vietnamisation. Il était impératif de rendre l'armée sud vietnamienne plus performante et la rendre capable de prendre la relève une fois les Américains retirés. Pourtant à la lueur des événements, la paix honorable du Président devint un exercice meurtrier pour imposer sa suprématie. Mais en même temps, le Président se retrouva prisonnier d'un paradoxe complexe où il devait mener une guerre sanglante et sans merci pour parvenir à atteindre la paix, la paix dans l'honneur.

Obsédé par sa vision où les États-Unis seraient en mesure d'imposer leurs vues au reste du monde, il concentra toute la formulation des politiques étrangères à la Maison Blanche. Il nomma Henry Kissinger NSA (*National Security Advisor*), une semaine avant le Secrétaire d'État. De toute façon, il était convaincu que les secrétaires d'État n'étaient pas vraiment utiles: «...no secretary of state is important, the President makes foreign policy¹⁰».

Ce duo allait prendre le contrôle de la politique étrangère dans une atmosphère de complot et de conspiration. Cette volonté d'imposer son point de vue comme le seul valable lui fera prendre des risques énormes. Une fois la décision prise, les proches conseillers du Président devaient la rendre opérationnelle, sans que les autres instances du gouvernement puissent l'évaluer. Pour retirer aux bureaucrates le pouvoir de modifier un tant soit peu les décisions du Président, Richard Nixon n'hésitera pas à modifier le Conseil National de Sécurité pour qu'aucune décision présidentielle ne soit réévaluée. Toute option présentée au Président devait avoir une perspective «nixonienne», sans quoi elle était automatiquement rejetée.

Le Président Nixon et le Docteur Henry Kissinger croyaient que les États-Unis s'étaient montrés beaucoup trop modérés dans leurs opérations militaires. Selon eux, il fallait avoir le courage politique d'augmenter les agressions jusqu'aux menaces de représailles nucléaires. «With that sublime self-confidant common among new men to power, Nixon and Kissinger set out to end the war¹¹». Convaincu de pouvoir faire mieux que ses prédécesseurs, le Président Nixon s'attaqua au conflit sur tous les fronts à la fois. Ce qui en résulta fut quatre années de guerre supplémentaires et des dissensions nationales comme jamais auparavant.

Un mois après l'inauguration du Président Nixon, le général Creighton Abrams, commandant en chef des forces armées au Sud Vietnam, informe le Pentagone que, selon de récents rapports secrets, tout portait à croire que des COSVN (*Central Office of South Vietnam*), auraient été repérés au Cambodge, sans que ce petit pays voisin n'ait la force, ni même la volonté de protester. Les COSVN étaient des bases militaires viêt-cong, installées le long des frontières cambodgiennes. Ces bases ou quartiers généraux, que les Américains appelaient aussi sanctuaires, servaient de dépôts d'armes et de

carburant. L'État-major croyait que les sanctuaires étaient d'intérêt vital pour les communistes et le général Abrams demandait l'autorisation d'attaquer.

Ce qui avait été proposé était une opération de courte durée, où plusieurs escadrons de B-52 accompliraient une soixantaine de sorties. Bien que jugée imposante, le général et ses collègues estimaient qu'elle serait amplement suffisante pour détruire les sanctuaires visés. Le 18 mars 1969, le Président Nixon autorise l'opération de code *Breakfast*, mais insiste sur l'absolue nécessité de maintenir le secret le plus total. Les résultats ne furent pas ceux auxquels on s'attendait. Non seulement les communistes n'ont pas été décimés, mais ils se sont enfoncés davantage à l'intérieur du Cambodge. On décida donc de les suivre. Pour l'administration Nixon, ce n'était que logique. Les autorités cambodgiennes n'avaient même pas protesté.

L'opération *Breakfast* fut suivie de *Dinner*, *Snack*, *Supper* et *Lunch*. On finit donc par parler de *Menu*. «Nixon cast Cambodia as food, a country to be consumed¹²». Au total, sur une période d'environ 14 mois, *Menu*, conduira 3 630 raids de B-52, laissant tomber 110 000 tonnes de bombes. L'effet sur le Cambodge fut dévastateur, l'effet sur la guerre du Vietnam, pratiquement nul. Cette opération fut conduite dans le plus grand secret, selon les volontés du Président. Lorsque le Congrès apprit son existence, outré de cet abus de pouvoir, il invalida la Résolution du Golfe du Tonkin. Richard Nixon avait réussi à effrayer le Congrès, à défaut de faire peur à Hanoï. Incapable de vaincre les communistes, ni même de les intimider, le Président Nixon n'avait pas d'autre choix que d'augmenter l'escalade ou de battre en retraite.

Le Président était donc désormais contraint d'agir rapidement. Aux États-Unis, les manifestations pacifistes se succèdent et s'intensifient. La pression est telle qu'il est impensable de reprendre une autre campagne militaire surprise. Il avait déjà envoyé Henry Kissinger à Paris en février 1970. Le conseiller spécial du Président des États-Unis avait alors rencontré celui qui allait devenir son adversaire dans ce marathon insensé qu'ont été les négociations de paix: Le Duc Tho. Cette rencontre préliminaire n'avait rien donné de concret.

En février 1971, l'armée sud vietnamienne, soutenue par l'aviation américaine, attaqua les Viêt-congs au Laos. En effet, la petite incursion du Président Nixon au Cambodge avait poussé les communistes à occuper un mince territoire le long des frontières du Laos. La Maison Blanche espérait ralentir les communistes en coupant leurs voies de ravitaillement, gagnant ainsi du temps pour achever la vietnamisation. Au même moment à Paris, Henry Kissinger travaille avec acharnement et présente, au mois de mai 1971 une série de mesures cohérentes. En échange des prisonniers de guerre détenus au Nord Vietnam, les États-Unis s'engageaient à retirer toutes leurs troupes dans les sept mois suivant l'accord de paix. Cette offre produira les

pourparlers les plus intensifs depuis le début de l'implication américaine. Hanoï présenta une contre-offre: les termes américains sont en principe acceptés, mais on demande au gouvernement américain de retirer son appui au Président Thieu. Henry Kissinger sait que l'administration Nixon restera fidèle au Président sud vietnamien. L'offre d'Hanoï est donc inacceptable. «Having invested so much blood, treasure and prestige in a struggle of more than ten year's duration, neither side was willing to make the sort of concession to produce peace ¹³».

C'était de nouveau l'impasse. Hanoï réagit et en mars 1972, le Nord Vietnam lance une invasion massive sur le Sud. Son objectif principal était de causer le plus de dommages possibles sur l'infrastructure de l'armée sud vietnamienne et ainsi ralentir la vietnamisation. Dans ses premières phases, l'offensive communiste fut un succès fulgurant. À Washington, le choc est foudroyant. Mais la riposte ne se fera pas attendre. Le Président Nixon ordonne une contre-offensive aérienne sur la zone démilitarisée, en plus d'un bombardement systématique des dépôts de carburant d'Hanoï et d'Haï-phong. De son côté, Henry Kissinger accepte le principe que les forces communistes puissent rester au Sud Vietnam après un éventuel cessez-le-feu. Confiants de gagner, les communistes rejettent l'offre américaine. Le Président Nixon leur répondra par les armes. Le 8 mai 1972, *Linebaker*, des représailles aériennes d'une amplitude jamais vue depuis 1968, sont lancées de pair avec le minage du port d'Haïphong.

Les deux parties ne mettront pas beaucoup de temps à réaliser que tous ces combats ne les avaient pas menés bien loin. Le Duc Tho et Henry Kissinger reprendront les négociations. Ils finissent par s'entendre sur quelques points fondamentaux: 60 jours après le cessez-le-feu, les États-Unis retireront leurs troupes du Sud Vietnam. Hanoï libérera les prisonniers américains. Les arrangements politiques seront confiés à une commission tripartite, le *National Council of Reconciliation and Concord*, formée par des représentants du gouvernement sud vietnamien, de neutralistes et de communistes. Le 8 octobre 1972, les deux parties semblent satisfaites.

Henry Kissinger avait cependant commis une erreur de jugement importante. Il avait pris pour acquis que le gouvernement sud vietnamien accepterait de facto les décisions américaines. Le Président Thieu refusa l'ingérence d'une commission et n'approuva pas l'entente. Henry Kissinger crut que le Président Nixon agirait sans l'assentiment de son homologue vietnamien. Il se trompait. Richard Nixon refusa d'abandonner son allié. Il fit savoir qu'aucune décision ne serait prise avant sa réélection. Les communistes étaient convaincus que Richard Nixon aurait voulu se représenter devant ses électeurs avec des accords de paix en main. Il semble bien que le Président américain ait compris que des accords de paix ne seraient pas

conclus durant son premier mandat. Il n'avait aucune inquiétude quant à sa réélection. Son opposant démocrate, George McGovern n'avait pas la moindre chance et Richard Nixon le savait.

Le Président américain demanda donc à Henry Kissinger de reprendre les négociations, en tenant compte des demandes du Président Thieu. Peine perdue. Convaincus d'avoir négocié de bonne foi, les communistes restèrent sur leurs positions. L'inflexibilité du gouvernement sud vietnamien commençait à peser lourd. Le Président Nixon dut admettre que sa situation était intenable. «Le Duc Tho's superiors in Hanoi, after four years of long-distance contention with Richard Nixon, had learned something about him. On december 4 1972, they ordered the evacuation of the children from the capital city¹⁴».

Ils avaient vu juste. Furieux de ne pouvoir en arriver à des accords négociés avec qui que se soit, le 14 décembre 1972, le Président Nixon ordonna une autre série de bombardements massifs sur le Nord. Il fut très clair, le Nord ne devait plus présenter de menaces pour le Sud Vietnam après un éventuel accord de paix. *Linebacker II* allait être l'opération la plus violente et la plus dévastatrice de toute la guerre. Ces bombardements d'extermination horrifièrent le monde entier. Le *Mad Bomber* avait tenu parole. Complètement isolé devant l'indignation mondiale, le Président Nixon renvoya Henry Kissinger à Paris. Si le Nord Vietnam acceptait de reprendre les négociations, les bombardements cesseraient.

Les accords furent négociés en un temps record. Les termes étaient pratiquement ceux du 8 octobre 1972. Mais les accords, signés le 23 janvier 1973, n'étaient en rien des accords de paix pour le Vietnam. Hanoï se débarassait des Américains, Washington rapatria le reste de ses troupes et abandonna le Sud Vietnam à son sort. Saïgon avait tout perdu et tomba aux mains des Communistes le 30 avril 1975.

Le Président Nixon organisa une conférence de presse le 27 janvier 1973 pour annoncer la nouvelle au peuple américain. Les journalistes présents ne furent que modérément intéressés, Watergate étant le sujet de l'heure. Le Président en fut profondément ulcéré.

Watergate allait tout emporter. Le Président Nixon fut contraint de démissionner, sinon un *impeachment* serait déposé contre lui. Les derniers mois de sa présidence furent un drame cornélien. Il s'accrocha au pouvoir jusqu'à la fin, jurant de son innocence, voire de son ignorance. Les conseillers qui s'étaient impliqués pour lui tombèrent les uns après les autres, à l'exception d'Henry Kissinger. Richard Nixon ne tenta pas une seule fois de les aider.

«Was Richard Nixon mad when he assumed responsibility for U.S. policy?¹⁵». Tous les éléments du drame étaient pourtant en place. Le petit garçon malheureux et isolé, hanté par la mort de deux de ses frères, devint un homme

solitaire et sans joie. Cet homme voulait réussir, lui qui n'avait pas réussi à se faire aimer de ses parents. Cet homme voulait se faire entendre, lui qui ne savait que se taire pour ne pas s'attirer des ennuis. Parti de rien, à force de détermination et de ténacité, il réussit à devenir le Président du pays le plus puissant de ce monde. Il ne sut jamais quand s'arrêter. Il ne sut jamais entendre raison, il ne savait qu'obéir à son instinct et à son ambition. Le petit garçon pouvait désormais parler, le monde entier serait obligé de l'écouter.

Ce survivant avait réussi à tout traverser, niant jusqu'à la fin sa responsabilité dans l'écrasante débâcle qu'a été sa présidence. Il croyait peut-être pouvoir réussir une dernière machination qui l'aurait mis à l'abri, on ne l'avait pas baptisé *Tricky Dick* pour rien. Mais même lui, le Président des États-Unis, n'était pas au-dessus des lois et de la justice.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Hoff, Joan, *Nixon Reconsidered*, Basicbook, New York, 1994, p. 3.
2. Shawcross, William, *Kissinger, Nixon and the Destruction of Cambodia*, Simon and Schuster, New York, 1979, p. 151.
3. Wicker, Tom, *One of Us, Richard Nixon and the American Dream*, Randow House, New York, 1994, p. 28.
4. Karnow, Stanley, *Vietnam, A History, The Complete Account of Vietnam at War*, The Viking Press, New York, 1983, p. 577.
5. Karnow, Stanley, *op. cit.*, p. 577.
6. Karnow, Stanley, *op. cit.*, pa. 582
7. Hoff, Joan, *op. cit.*, p. 208.
8. Baritz, Loren, *Backfire, A History of how American Culture Led us into Vietnam and Made Fight the Way we Did*, William Morrow and Company Inc., New York, 1985, p. 190.
9. Shawcross, William, *op. cit.*, p. 87.
10. Wicker, Tom, *op. cit.*, p. 424.
11. Herring, George C., *America's Longest War, The United States and Vietnam 1950-1975*, Temple University Press, Philadelphia, 1988, p. 225.
12. Young, Marilyn B., *The Vietnam Wars, 1945-1990*, Harper Perrenial, New York, 1991, p. 237.
13. Herring, George C., *op. cit.*, p. 245.
14. Wicker, Tom, *op. cit.*, p. 608.
15. Immerman, Richard H., *Psychology, Explaining the History of American Foreign Relations*, édité par M.J. Hogan et T.G. Paterson, New York, p. 151.